

Sa rue

Tous les jours, Paul traversait la ville pour aller travailler et pour se détendre. Il avait grandi loin des transports en commun, l'habitude de marcher lui était restée. Il en profitait pour observer ses contemporains, leurs moeurs, leurs modes. Paul aimait sa rue, elle ressemblait à une grande rue de village. Tous types de commerces y étaient représentés. Les cafés envahissaient les trottoirs de leurs terrasses en été. Il y avait une atmosphère particulière. Les rues ont leurs humeurs; il suffit de lever les yeux du pavé pour s'en apercevoir. Un simple graffiti peut donner une ambiance gaie ou sombre à une impasse.

Paul avait vécu dans d'autres villes : il traversait les rues au feu vert, comme un allemand. Cela lui permettait de faire la morale aux parents pressés tout en observant les jambes des jeunes femmes en mini-jupe. De ses voyages, il avait ramené l'habitude d'être à l'affût de tout. Il pouvait dire qui profitait des jours d'été pour prendre le soleil en terrasse, si telle passante était en retard, ou si un évènement se préparait.

C'est en musardant qu'il fût témoin d'un vol à l'arrachée. Deux jeunes sur un scooter grillèrent un feu et s'emparèrent du sac à main d'une passante. La femme était tellement choquée qu'elle n'arrivait plus à parler. Paul se retrouva à appeler la Police et décrire l'agression et les voleurs. Comme personne n'avait eu le temps de noter la plaque d'immatriculation du scooter, les agents leur laissèrent peu d'espoir sur la possibilité d'arrêter les jeunes.

Quelques temps après, il remarqua trois hommes présents en alternance devant un bâtiment anonyme. Au bout de deux semaines Paul commença à être intrigué. Que pouvaient-ils bien faire là ? Il se renseigna sur le bâtiment, c'était le bureau annexe d'une grande banque d'affaires. Les hommes devaient surveiller les allées et venues et préparer un casse. Il se rendit au commissariat pour signaler ce qu'il avait vu. Le policier nota dans la main-courante ses observations tout en lui assurant que cela n'entraînerait probablement pas d'action. Après tout, ce n'était que l'intuition d'un citoyen lambda. Trois semaines après le bâtiment fût dévalisé. Il était beaucoup moins protégé que le siège social et les caméras de surveillance n'avaient pas enregistré d'image des cambrioleurs. Paul avait les visages en tête

mais on lui avait assez signifié que son aide n'était pas nécessaire.

Lorsqu'il fut témoin d'un troisième fait-divers, il ne fit pas la démarche de prévenir les autorités, il savait que cela n'aurait aucun effet.

Sa manière de marcher et d'observer changea en conséquence. Il ne regardait plus sans but mais tentait de repérer les défauts, les indices. La rue lui paraissait plus sombre, les recoins qui avant abritaient les amoureux semblaient maintenant se dissimuler pour accueillir une fuite. Son oeil d'aigle lui permit de voir les clés laissées sur une porte, les enfants sans surveillance, la mamie qui fait ses courses au marché cabas grand-ouvert et porte-feuilles à portée de tous, la voiture moteur tournant devant un tabac pendant que le conducteur va chercher ses cigarettes. Ce sont ces négligences qui provoquaient les vols. Plus il observait et plus il en voyait, au point de se dire qu'il serait facile de passer de l'autre côté. Il n'avait qu'à tendre la main pour se servir.

Quand il vit une bagarre entre deux hommes ivres, il réalisa que tout le monde était indifférent. Les deux ivrognes commençaient à être menaçants. Un homme voulut les séparer. Non seulement les ivrognes joignirent leurs forces contre lui mais les badauds lui reprochèrent de gâcher le spectacle. Ils ne levèrent pas un téléphone portable pour prévenir la Police.

A partir de là, Paul s'enhardit. Il tendit la main vers le trousseau de clé, repassant dans la journée pour visiter l'appartement correspondant. Il découvrit ainsi que dans une même section de rue il y avait des penthouses luxueux qui voisinaient avec des studios miteux. Il prenait soin de ne pas semer de traces de passage et reposait les clés dans la boîte aux lettres en partant. Il aurait été choqué que quelqu'un profite de la même opportunité que lui pour cambrioler ces appartements.

Lui s'en servait pour mieux connaître les gens, un peu de l'intérieur. Quand il croisait de nouveau une personne dont il avait visité le domicile, Paul pouvait voir plus que la façade offerte au monde. La femme d'affaires toujours tirée à quatre épingles vivait dans un grand appartement très stylé et chic mais sa chambre était rose et entièrement envahie d'animaux en peluche. Ce jeune homme toujours mal coiffé, dont les vêtements dataient de l'époque où sa mère les achetait pour lui, habitait une pièce unique. Tout son espace était envahi par un piano, un Steinway magnifique qui semblait occuper toutes ses heures de veille.

Paul aurait souhaité jouer les Robin des bois moderne, déposer chez ceux qui pouvaient l'apprécier quelque chose pris chez ceux qui ne se rendaient pas compte de leur chance. Mais une telle action, même jouissive, ne manquerait pas de conséquences pour les personnes à qui il souhaitait faire plaisir : comment justifier qu'un objet disparu ailleurs apparaisse mystérieusement chez soi si on ne l'a pas amené soi-même ?

Au lieu de cela et pour compenser le mal qu'il voyait maintenant partout, Paul entreprit de mettre en relation les gens qui avaient besoin d'encouragement. Le jeune musicien pourrait bénéficier de l'appui de la maîtresse de maison accomplie qui organisait régulièrement cocktails et soirées.

Un joli jour ensoleillé, la rue avait revêtu des décorations et s'était faite amicale, Paul en profita pour aborder la femme. Elle était en train de passer une grosse commande au traiteur. Paul lui demanda des conseils. Il avait un évènement à arranger et pouvait échanger des bonnes adresses. Il mentionna alors le jeune homme.

Aborder le musicien fût beaucoup plus facile, ils se croisaient régulièrement chez le bouquiniste, l'un s'y fournissait en romans de gare et l'autre en partitions. Après un peu de conversation, ils se promirent de se revoir. Ainsi il paraîtrait plus naturel que Paul ait joué les entremetteurs.

Il fit se rencontrer l'homme seul avec quatre enfants avec la jeune fille sage qui cherchait un peu d'argent, le grand timide avec la grande timide, deux coureurs du dimanche, le patron de PME avec le bras droit idéal au carnet d'adresses bien rempli, mais aussi les grands-parents trop loin de leur famille avec des petits-enfants que les grands-parents ne pouvaient plus visiter.

Grâce aux actions de Paul, les gens qui s'ignoraient jusque là commencèrent à se sourire puis à se saluer dans la rue. Tous appréciaient de trouver des voisins avec qui partager des intérêts. La rue semblait respirer plus librement comme si elle était redevenue un lieu de partage et d'échange.

Une seule fois, Paul dérogeât à sa règle de ne rien prendre. Il était entré dans l'appartement d'une jeune femme pour qui il avait un faible. Il n'avait rien trouvé qui puisse permettre de l'approcher. De parcourir son appartement lui confirmait qu'elle n'avait pas de secret à cacher, qu'elle était aussi lisse chez elle qu'à l'extérieur. Sur une impulsion

sentimentaliste, il empocha un foulard qui était encore imprégné du parfum de cette femme.

Malheureusement pour Paul, cet appartement était équipé de caméras de surveillance. La jeune femme était un témoin important dans un gros procès et sa sécurité devait être préservée à tout prix. Les policiers furent sur les lieux en cinq minutes. Ils arrêtèrent Paul alors qu'il refermait la porte. Que faisait-il là ? D'où connaissait-il cette femme ? Pourquoi s'être introduit chez elle ? Toutes ces questions lui furent posées en rafale sur les lieux du délit. Paul eût beau protester qu'il ne faisait rien de mal, qu'il était juste en train de retirer les clés de la porte pour les déposer en sécurité dans la boîte aux lettres, le foulard montrait qu'il s'était introduit dans l'appartement.

Les policiers avaient du mal à comprendre les raisons d'agir de Paul. Cela ne joua pas en sa faveur. Si encore, il avait pris de l'argent ou des bijoux, cela aurait été normal. Mais observer les lieux et repartir, c'était vraiment malade.

Tous les gens qui fréquentaient la rue furent surpris et choqués d'apprendre que "Mr Paul, vous savez bien l'homme discret et souriant. C'était en fait un pervers qui rentrait chez les gens par plaisir. On se demande bien ce qu'il faisait une fois chez vous : dormir dans votre lit ? porter vos vêtements ? lire vos lettres ? En tout cas, il faut être sacrément dérangé pour faire ça !"

4-5.III.06